

Didier LAVRUT

**Présentation par Alain PENCHINAT,
Vice-président, président de séance.**

Salle des séances. Vendredi 2 juin

Ici, Rue Dorée,

Le Vice parle à la vertu.

Coup double : l'avantage d'être Vice est la vertu de pouvoir, quelque fois, passer devant pour exercer, à la demande de la présidente, une mission agréable.

Et pour moi, vous êtes un exemple de vertu républicaine mettant au centre la transmission des savoirs et de notre Histoire.

Cher Monsieur, bienvenue à l'Académie de Nîmes.

C'est agréable, en effet, pour moi d'être le porte-parole de tous nos confrères et consœurs pour vous accueillir dans cette vénérable maison, dans notre vénérable institution qui, si elle ne fait pas l'histoire, ce serait prétentieux, l'aime et la comprend, en favorisant sa transmission, comme le ciment de notre unité républicaine.

Historien vous l'êtes, mais pas seulement, vous êtes un acteur de l'Histoire appliquée.

Historien de par votre formation universitaire, au terme d'un cursus classique mais brillant qui vous mènera jusqu'à l'agrégation; cursus vous permettant depuis près de quarante ans de dispenser vos enseignements dans les lycées, successivement à Lyon, Morteau dans le Doubs, Montpellier et Nîmes.

A Nîmes, depuis 15 ans au Lycée Dhuoda puis Daudet, maintenant en classes préparatoires des concours de nos meilleures écoles.

Acteur aussi de l'histoire appliquée, disais-je, je ne sais pas si c'est le bon terme mais c'est ce que j'ai ressenti en réfléchissant à votre parcours.

Je veux dire que vous ne vous contentez pas de dispenser des cours magistraux mais vous consacrez une part non négligeable de votre activité professionnelle, dites-vous, à l'éducation à la défense en étant auditeur à l'Institut des Hautes Etudes de la Défense Nationale (IHEDN). Vous êtes toujours membre de la réserve citoyenne. Je veux dire que ce souci de la transmission, au-delà des cours, se voit dans vos engagements actifs, je pense à votre appartenance à la Société d'histoire moderne et contemporaine de Nîmes et du Gard dont vous avez été le Président trois ans. Je pense à votre mission de conseil scientifique du projet d'un mémorial harki dans le camp de Saint-Maurice-l'Ardoise, visitée il y a quelques jours par la Ministre.

Vous vous passionnez pour notre histoire contemporaine, en particulier sur la sortie de la guerre d'indépendance algérienne qui a eu et a encore tant de conséquences sur notre tissu social local et régional.

Vous êtes l'auteur de beaucoup de contributions historiques, en particulier sur cette période à l'issue de la guerre d'Algérie.

Vous savez notre Compagnie diverse et ouverte ; nous avons tous et toutes des histoires, des formations et des vies différentes, c'est ce qui fait notre richesse. Vous nous apporterez sûrement des éclairages nouveaux, pas seulement dans le champ de vos compétences professionnelles mais aussi, je l'espère dans le champ de votre expérience de vie.

Merci de nous avoir rejoint.

RÉPONSE de Didier LAVRUT

Monsieur le Vice-président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,
Mesdames et Messieurs,

Je ne saurais m'adresser à votre si imposante assemblée sans au préalable remercier chaleureusement Madame Simone Mazauric qui a proposé ma candidature, Messieurs Pascal Trarieux et Jean-Louis Meunier qui m'ont fait l'amitié d'être mes deux autres parrains, ainsi que l'ensemble des académiciens qui ont accepté de me recevoir en qualité de membre correspondant de l'Académie de Nîmes. C'est un grand honneur que de me retrouver ainsi parmi vous et croyez bien que j'en mesure pleinement la signification, la charge et la responsabilité.

Je reçois cet honneur avec d'autant plus d'émotion que mes origines ne sont pas gardoises. Je viens d'un milieu tout à la fois paysan, horloger et lunetier du côté de mes grands-parents maternels, dans ce Haut-Jura proche de la frontière suisse où ces activités étaient toujours complémentaires ; mais c'est du côté paternel que me vient le goût de l'histoire, par mon père et surtout ma grand-mère, fille d'immigrés italiens dont le village d'origine dans la haute vallée de la Brenta envoyait systématiquement ses jeunes hommes à Morez où je suis né et à Saint-Claude où j'ai grandi. C'est dans la bibliothèque de mon père que j'ai lu pour la première fois Dumas, Hugo, Jules Verne, mais aussi la Bible ; c'est dans celle de ma grand-mère que j'ai découvert l'histoire savante, en l'occurrence celle de la Résistance. Mes études m'ont mené à Aix-en-Provence puis à Lyon avant d'être nommé professeur en lycée à Morteau, sur la frontière suisse de nouveau. J'en ai profité pour suivre un cursus en sociologie/anthropologie, lequel m'avait tenté au début de mes études et surtout m'a permis d'être chargé d'enseignement à l'université de Besançon. C'est surtout là que j'ai rencontré celle qui allait devenir mon épouse, Florence, une jeune professeure documentaliste venue de Nîmes et que j'ai naturellement suivi lorsqu'elle y est retournée.

Peut-on devenir Nîmois ou Gardois alors que rien dans ses origines ou son passé ne nous rattache à la cité romaine, pas même le fil le plus ténu ? Je ne me suis guère posé la question tant le simple fait de vivre à Nîmes réalisait un rêve d'enfant. Fasciné par l'archéologie – comme la plupart des enfants – je me racontais qu'un jour je vivrais dans la plus romaine des villes de France, près de la Maison Carrée, où – ainsi le voyait mon esprit d'enfant – je pourrais faire des fouilles toute ma vie. C'est vrai, l'archéologie n'a pas été mon métier mais je dois dire que je ne suis pas insensible au fait de m'adresser ainsi à vous quelques heures seulement avant la

grande soirée de soutien à la candidature de cette même Maison Carrée au Patrimoine mondial de l'Unesco.

En réalité, je dois à tous ceux dont j'ai croisé le chemin, ici dans le Gard, de me sentir Nîmois. Au premier rang d'entre eux, il y a mon épouse bien entendu et mon beau-père, Armand Cosson, professeur en khâgne à Daudet, fondateur en 1980 avec Christiane Lassalle, Robert Debant, Raymond Huard et Maître Roger de la Société d'histoire moderne et contemporaine de Nîmes. Armand Cosson est par ailleurs membre correspondant de l'Académie de Nîmes. En me proposant de candidater à sa succession dans le réseau des correspondants départementaux de l'IHTP, l'Institut d'histoire du temps présent, candidature qui fut retenue, il m'a littéralement mis le pied à l'étrier de la recherche et du métier d'historien.

Mon entrée à l'IHTP coïncidait avec une enquête programmée sur la perception et le vécu de la guerre d'Algérie en métropole dirigée par Raphaëlle Branche et Sylvie Thénault. Cette enquête a constitué un tournant sur le plan historiographique : pour la première fois, en effet, l'impact de la guerre sur la métropole était étudié à partir de l'ensemble des fonds de presque toutes les Archives départementales du territoire français. Dans ce cadre, mes premiers travaux ont porté sur la fin et la sortie de guerre : l'arrivée des Français rapatriés d'Algérie, la genèse conflictuelle des associations de rapatriés, le vécu du putsch des généraux dans le Gard, l'internement des activistes OAS au camp de Saint-Maurice l'Ardoise...

Une histoire politique et culturelle du Gard en guerre d'Algérie qui a été pour moi un véritable enracinement. Pour le dire autrement, étudier le Gard au tout début des années mille-neuf-cent-soixante en analysant sa vie politique, ses réseaux culturels et associatifs, en épluchant sa presse quotidienne et en observant ses actrices et ses acteurs au temps de ma petite enfance fut pour moi une manière de m'enraciner et renaître dans ce département, désormais le mien. Je peux vous dire que lorsqu'on travaille sur les législatives de 1962 en descendant à l'échelle du canton, en scrutant les listes, les réunions, les scrutins, les résultats, les enjeux locaux et nationaux, il n'y a pas mieux pour fixer une solide géographie du département dans sa tête. Au fil du temps, la presse locale a pris l'habitude de me qualifier « d'historien nîmois », ce qui me ravit. La Société d'histoire moderne et contemporaine de Nîmes et du Gard m'a à plusieurs reprises offert une tribune pour exposer mes recherches. Je me suis encore davantage senti Nîmois quand Robert Chamboredon et Armand Cosson m'ont proposé d'en intégrer le bureau et, bien plus tard, lorsqu'il m'a fallu en assumer la présidence de 2019 à 2021. Aujourd'hui, dans cette salle des séances de l'hôtel de la rue Dorée, je dois vous dire que la question de savoir si je suis Nîmois ou non ne se pose plus : je suis désormais naturalisé Nîmois !

Mais être accueilli au sein de votre assemblée, je l'ai dit en préambule, implique avant tout des responsabilités. La première est de participer à vos travaux et à vos réflexions en apportant, dans la mesure de mes compétences, ma pierre à l'édifice. Mes travaux aujourd'hui ne sont plus spécifiquement centrés sur la guerre d'Algérie mais plutôt sur la présence des Algériens dans le département et se déploient dans deux directions. Algérien est ici un qualificatif qui renvoie exclusivement à une origine géographique, les Algériens d'avant 1962 (mon premier axe de recherche) étant de nationalité française tout comme les harkis (mon second axe) même si ces derniers doivent demander la reconnaissance de leur nationalité en arrivant en France.

Mon premier axe de recherche ambitionne de produire une histoire sociale de la communauté algérienne vivant dans le Gard entre 1936, au moment où le Front populaire permet l'arrivée d'une communauté de près de deux mille personnes, et 1962, la fin de la guerre d'indépendance

algérienne. Les Algériens vivent pour l'essentiel dans le bassin minier des Cévennes, principalement autour de La Grand-Combe et Alès et bien entendu, au cours de ce quart de siècle, cette communauté évolue. Elle est de moins en moins exclusivement masculine, de plus en plus diversifiée dans ses métiers tout en restant majoritairement liée à la mine et elle présente des caractéristiques originales par rapport aux autres concentrations « nord-africaines » en métropole, comme on le disait alors. Il ne s'agit pas ici de détailler ces traits particuliers mais de dire simplement que je m'attache à saisir ces femmes et ces hommes dans leur quotidien comme dans leurs rapports avec les métropolitains, dans leurs revendications ou encore dans leurs relations avec les pouvoirs publics. La guerre d'indépendance affecte naturellement cette communauté algérienne, surtout à partir de 1956 quand le FLN se structure dans le bassin minier. Pour saisir tout cela, les sources policières sont incontournables autant qu'essentielles mais il est possible et même nécessaire de mobiliser d'autres regards. Actuellement, par exemple, je travaille sur ce que l'on a appelé les « faits divers nord-africains » tels que les rapportent *Midi Libre*. Les faits divers sont intéressants en ce qu'ils mettent en évidence des moments et des lieux où les choses dérapent et dégènèrent. Mais ils n'en sont pas moins un indicateur précieux de la réalité de ces moments et de ces lieux dès lors que l'historien prend soin d'en ôter le théâtral et le spectaculaire.

Le second axe de recherche m'a été proposé par la Communauté d'agglomération du Gard rhodanien en janvier dernier. Son président, Jean-Christian Rey, a engagé la réalisation d'un mémorial harki sur un terrain cédé par l'armée à l'entrée du camp de Saint-Maurice l'Ardoise où ont vécu plus de huit cents harkis entre 1962 et 1976. Un parcours pédagogique et historique est également programmé dans le camp lui-même, toujours militaire, où s'entraînent les unités du 1^{er} Régiment étranger du Génie basé à Laudun-L'Ardoise. Avec l'approbation du comité scientifique du mémorial, présidé par l'historienne Fatima Besnaci-Lancou, j'ai été missionné pour définir et produire le contenu pédagogique et scientifique du parcours ainsi que celui du mémorial. La découverte à proximité, en mars dernier, de tombes d'enfants de harkis décédés au cours de l'hiver 1962-1963 a donné un écho médiatique important à ce projet. J'ai naturellement accepté cette mission qui me permet d'une part de poursuivre mon étude de la présence algérienne dans notre département jusqu'à la fermeture de Saint-Maurice en 1976 et, d'autre part, de me confronter en tant qu'historien à un grand projet de politique publique porté par des enjeux de mémoire, de réflexion et de transmission.

J'espère sincèrement, au travers de ces axes de recherche, pouvoir être utile à l'Académie.

Je vous remercie, Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie, pour votre accueil bienveillant.

*

* *